

A woman with dark hair styled in a bun, wearing a dark hat and a green textured coat, is seated in the back of a vintage car. She is looking out of the window with a contemplative expression. The car has a blue upper body and a yellow lower body. The background outside the window is a soft-focus landscape with greenery.

TAMARA MCKINLEY

alias Ellie Dean

L'avenir nous appartient

roman

l'Archipel

L'AVENIR
NOUS APPARTIENT

DE LA MÊME AUTEURE
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

SAGA « LA PENSION DU BORD DE MER »

Quand on ne peut oublier, L'Archipel, 2019 ; Archipoche, 2020.
Où le cœur se pose, L'Archipel, 2018 ; Archipoche, 2019.
L'espoir ne meurt jamais, L'Archipel, 2017 ; Archipoche, 2018.
Si loin des siens, L'Archipel, 2016 ; Archipoche, 2017.
Et le ciel sera bleu, L'Archipel, 2015 ; Archipoche, 2016.

ROMANS AUSTRALIENS

Lune de Tasmanie, L'Archipel, 2020.
La Route de Savannah Winds, L'Archipel, 2019 ; Archipoche, 2020.
Une pluie d'étincelles, L'Archipel, 2018 ; Archipoche, 2019.
Les Fleurs du repentir, L'Archipel, 2017 ; Archipoche, 2018.
Les Orages de l'été, L'Archipel, 2016 ; Archipoche, 2017.
L'Île aux mille couleurs, L'Archipel, 2015 ; Archipoche, 2016.
L'Or du bout du monde, L'Archipel, 2014 ; Archipoche, 2015.
Les Pionniers du bout du monde, L'Archipel, 2013 ; Archipoche, 2014.
La Terre du bout du monde, L'Archipel, 2012 ; Archipoche, 2013.
L'Héritière de Jacaranda, L'Archipel, 2011 ; Archipoche, 2012.
Le Chant des secrets, L'Archipel, 2010 ; Archipoche, 2011.
Éclair d'été, L'Archipel, 2009 ; Archipoche, 2010.
La Dernière Valse de Mathilda, L'Archipel, 2005 ; Archipoche, 2007.

TAMARA MCKINLEY
alias Ellie Dean

L'AVENIR
NOUS APPARTIENT

*traduit de l'anglais
par Danièle Momont*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
All my Tomorrows
par Arrow Books, Londres, 2014.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-3963-0

Copyright © Ellie Dean, 2014.
Copyright © L'Archipel, 2020, pour la traduction française.

NOTE DE L'AUTEURE

Je n'ignore pas que c'est à partir du 20 mai 1942 que plusieurs unités du corps d'armée canadien ont entrepris sur l'île de Wight – dont on avait dès lors interdit l'accès – un entraînement intensif en vue du raid sur Dieppe qui devait avoir lieu en juillet de la même année. Si je me suis permis quelques libertés avec les dates, c'est afin que le jeune officier canadien dont il sera question ici demeure à Cliffhaven jusqu'à la fin du livre. J'espère que cette petite infidélité à l'Histoire ne gâtera pas votre plaisir de lecture.

Londres, quartier de l'East End, 1942

Une odeur de draps sales, de reliefs de repas empuantissait l'air chaud et saturé de crasse du petit appartement que Ruby Clark partageait avec Raymond, son époux. À part le lit de fer, qui occupait presque toute la pièce, on recensait une table, deux chaises bancales et une commode délabrée. Quelques patères permettaient d'accrocher ses vêtements derrière la porte. Là se trouvaient les costumes de Raymond Clark, pendus à des cintres, ainsi que ses chemises, repassées avec soin. Auprès du compteur à gaz, sur une feuille de papier journal posée à même le sol, trônaient ses chaussures bien cirées. Ces beaux atours accentuaient la pouillierie du décor, mais Ray, soucieux de préserver les apparences, n'hésitait jamais à dépenser son argent mal acquis en costumes sur mesure et en chaussures faites main, quand Ruby, à l'inverse, devait se contenter de vieilles hardes dénichées dans les magasins de l'Armée du Salut.

Ruby lavait la vaisselle à l'eau tiède, dans une cuvette, au son des clameurs et des cris stridents de ses voisins, que les murs, guère plus épais que du papier à cigarette, n'étouffaient pas, et ce raffut circulait sur les paliers, résonnait dans les cages d'escalier en béton. Ici, le silence n'existait pas, et, bien que la jeune femme fréquentât ces lieux depuis toujours, elle jugeait le vacarme plus terrible aujourd'hui qu'à l'ordinaire – elle ne

rêvait plus que de quelques instants de calme pour laisser libre cours à son chagrin.

Une mouche se cognait obstinément, sans cesser de bourdonner, contre la vitre unique par laquelle on distinguait un autre immeuble. Le tic-tac de la pendule, au-dessus du radiateur à gaz, rappela à Ruby qu'elle risquait d'être en retard. Elle jeta un coup d'œil en direction de sa mère, dont l'expression se révélait aussi sombre que le thé qu'elle était en train de boire, puis se laissa tomber sur le matelas trop mince. Draps emmêlés et tachés de sueur – mais elle n'avait ni l'énergie ni le temps de remettre de l'ordre, et tant pis pour les éventuelles représsailles.

Ruby enfila sa vieille robe de coton par la tête, tira dessus avant de la boutonner de ses doigts tremblants. Un vêtement hors d'âge, aux couleurs ternies par les lavages successifs, usé jusqu'à la trame. Sa douceur, cependant, réconforta la jeune femme, faisant à son corps meurtri l'effet d'une caresse.

Ignorant le regard torve de sa mère, elle glissa ses pieds nus dans les souliers à talons hauts que Raymond aimait lui voir porter lorsqu'elle tenait le bar au Tanner's Arms.

— Il faut que j'aille travailler, maman, murmura-t-elle. On a besoin de cet argent.

— Ça fait qu'une semaine, et t'es pas encore d'aplomb, répliqua Ethel Sharp en croisant ses bras maigres. Si ça ne tenait qu'à moi, tu retournerais te coucher pendant encore une paire de jours.

— Mais ce n'est pas toi qui décides, maman. Ray a dit qu'il fallait que j'y aille, alors j'y vais.

Elle s'empara d'un peigne, dont ne subsistaient que quelques dents, le passa dans ses épais cheveux bruns. En dépit de sa bravade, son ventre la faisait souffrir à chaque instant davantage, et elle ne désirait plus que de se remettre au lit pour se pelotonner sous la couverture.

Les bigoudis métalliques d'Ethel se mirent à dansoter sous leur foulard, tandis que son tablier frémissait sur sa poitrine mince – elle ne parvenait plus à contenir sa colère :

— Il a tort, Ruby. Aucun homme respectable n'aurait fait ce qu'il a fait en exigeant qu'ensuite, tu...

— Arrête, maman. Je sais que tu as raison, mais c'est mon mari, et tu ne peux rien y changer. Alors, laisse tomber.

Ayant saisi sa fille par les épaules, Ethel l'obligea doucement à se contempler dans le miroir piqué posé sur la commode.

— Regarde-toi un peu, fit-elle d'une voix brisée par l'émotion. Tu n'as que dix-huit ans, mais tu parais aussi vieille et usée que moi.

Elle s'adoucit, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Il faut que tu apprennes à parer les coups et à fermer ton clapet, sinon, un de ces jours, il finira par te tuer. Comme il a tué ce pauvre bébé innocent que tu portais.

Ruby tressaillit à ces mots, résolue néanmoins à garder pour elle son émoi. Si elle s'abandonnait à la douleur et au chagrin, elle s'écroulerait pour toujours – et rien ni personne ne ramènerait son enfant à la vie.

— Il s'est excusé, murmura-t-elle en se détournant du miroir, et il a promis de ne plus me cogner.

Elle ravala ses larmes.

— Il faut que je le croie...

— Ses promesses valent pas un clou, tu le sais aussi bien que moi.

Ruby posa le regard sur les traits du visage maternel, déformés par le tourment, avant de serrer Ethel contre son cœur.

— Les choses sont ce qu'elles sont, maman. Inutile de ruminer.

Ethel se laissait étreindre sans mot dire – peut-être se rappelait-elle ses propres yeux au beurre noir, les ecchymoses que lui avait jadis infligées Ted Wiggins, le beau-père de Ruby.

— Au moins, lâcha-t-elle enfin, Ted a eu la bonne idée de partir à la guerre !

Elle adressa à la jeune femme un sourire en coin :

— Quel dommage que ton Raymond ait pas décidé de l'imiter, ça nous aurait fait des vacances.

— Bah..., soupira Ruby. Il a les pieds plats et il est myope comme une taupe. L'armée n'a pas voulu de lui.

— Tu parles... Il a beau se vanter, c'est un raté, tout juste bon à fricoter avec ses copains du marché noir.

En le jugeant impropre au service, l'armée britannique avait ébréché l'orgueil déjà précaire de Ray, dont la colère, depuis, n'avait cessé de croître. Son épouse allait à présent jusqu'à craindre qu'il parvînt à lire dans son regard le même mépris déjà exprimé par ses oncles lorsqu'il avait rejoint la Home Guard. La jeune femme n'avancait plus que sur le fil du rasoir, doutant de supporter longtemps encore cette situation.

Ethel plongea une main dans la poche de son tablier.

— Je t'ai apporté ce qui me restait de poudre de riz, fit-elle en tendant à son enfant le poudrier cabossé. Sers-t'en pour cacher tes bleus.

Ruby s'exécuta, nullement convaincue par le résultat. Elle avait été belle par le passé, son œil vert pétillait, elle souriait, et on louait les éclats de sa chevelure noisette. Entre-temps, une petite flamme en elle s'était éteinte, soufflée par ce taudis dans lequel elle habitait en compagnie d'un homme réputé pour ses accès de fureur.

— Comme on fait son lit, on se couche, observa doucement sa mère, qui semblait avoir lu dans ses pensées. Nous en sommes toutes là.

Elle soupira, posa une main abîmée par le travail sur la joue de son enfant.

— C'est pas facile d'être une bonne femme, ma chérie, mais je serai toujours là pour toi. Si les choses devaient trop mal tourner...

Ruby s'abandonna, l'espace d'un instant, à la chaleur des doigts maternels, avant de se détourner. Ethel, en réalité, n'avait pas grand-chose à lui offrir – elle la soignait en cas de besoin, lui préparait du thé en l'assurant de son soutien. Et si Ray la surprenait ici, il rosserait sa jeune épouse pour se venger.

— Il faut qu'on y aille, maman.

Elle enfila un gilet, saisit son sac à main bon marché.

— Je vais rester pour faire un brin de ménage, répondit Ethel. Ça t'évitera peut-être une engueulade quand il rentrera.

Ruby exhala un lourd soupir.

— S'il te plaît, maman... Tu sais bien qu'il n'aime pas que tu viennes ici.

— C'est quand même triste qu'une mère n'ait même plus le droit de rendre visite à sa fille unique. Si ton père était encore de ce monde, il lui ferait sa fête.

Sans un mot, la jeune femme ouvrit la porte du logis, puis attendit qu'Ethel eût franchi le seuil. Son père, docker de son état, était un homme robuste et posé, qui jamais n'avait levé la main sur son épouse ou son enfant. Il n'éprouvait que mépris pour ceux qui se laissaient aller à la violence conjugale. Assurément, il aurait défendu Ruby, et montré à Raymond de quel bois il se chauffait. Hélas... Il était mort depuis plus de dix ans. Ethel et sa fille avaient toutes deux commis des erreurs, et il n'était rien qu'elles pussent faire à présent, sinon en assumer les conséquences.

La jeune femme referma la porte à clé derrière elle, baissant la tête afin que ses cheveux dissimulent son visage meurtri. Les regards entendus et les sourires des femmes qui la croisèrent sur le palier lui disaient, mieux que des mots, leur compassion – elles aussi essayaient régulièrement les coups de maris violents. Mais Ruby n'avait pas désiré un tel compagnonnage, elle qui s'était jadis promis de n'être jamais comme elles. Pourtant, à l'instant même où elle avait fait la connaissance de Raymond Clark, la messe avait été dite.

Mère et fille se dirigèrent vers l'escalier en louvoyant entre des landaus et des bicyclettes, chacune se gardant de s'appesantir sur ce décor pitoyable. Quant aux odeurs et aux sons, elles s'y étaient si bien accoutumées qu'elles n'y prêtaient plus la moindre attention.

L'immeuble se révélait une copie parfaite de ses voisins immédiats, alignés le long des vilaines petites rues de Bow. Ces voies étroites formaient un carré dont le centre consistait en une cour sordide au sol de béton. À chaque étage, on avait

tendu des cordes à linge d'un bâtiment à son vis-à-vis. Ayant miraculeusement échappé aux ravages du Blitz, l'ensemble grouillait de vie. De formes très variées de vie...

Les puces, les poux et les cafards faisaient partie de l'existence quotidienne des habitants du lieu. Des rats se glissaient sans bruit parmi les poubelles et jusque dans les toilettes collectives qui, régulièrement, vomissaient leur contenu. Des chiens se battaient pour de menus morceaux de nourriture, tandis que les chats traquaient partout les souris. Des gamins à demi nus, sales comme des peignes, jouaient dans la cour, sous l'entrelacs des cordes à linge, pendant que leurs mères échangeaient des potins près des robinets, les seuls à fournir aux locataires de l'eau potable.

Ethel vivait au troisième étage avec un jeune couple. C'est là que mère et fille se séparèrent, celle-ci gagnant ensuite le rez-de-chaussée, où elle s'accorda une pause car la tête lui tournait, avant de s'engager au pas de course dans la ruelle menant à la route principale. Elle était déjà en retard, et elle risquait de gros ennuis si Ray se présentait au pub avant elle, mais il lui fallait bander sa volonté pour parvenir à mettre un pied devant l'autre.

Les bombes ne cessant de pleuvoir depuis deux ans sur l'East End, bon nombre de ses édifices se résumaient maintenant à des coquilles vides. On venait de vivre une journée de printemps étonnamment douce, et, à présent, un voile de poussière flottait dans le soir où s'attardait la chaleur, avec l'âcre odeur de la fumée s'élevant encore de la carcasse noircie d'un entrepôt non loin.

Des garçons fouillaient les ruines en quête de fragments de bombe à échanger, de morceaux de métal ou de papier qu'ils pourraient vendre. On avait évacué la plupart des enfants au début du conflit, mais un grand nombre d'entre eux étaient revenus à Londres, leurs parents ayant besoin de bras supplémentaires pour survivre.

Ruby tourna dans une voie moins large, évitant avec soin la ruelle où se bousculaient les prostituées parmi les clients

du pub venus se soulager contre les murs. Il régnait là une puanteur à peine supportable, des détritrus de toutes sortes et le trop-plein des poubelles jonchaient la chaussée. La jeune femme se hâta en direction du Tanner's Arms, prit une profonde inspiration avant d'en pousser la porte. Comme à l'accoutumée, un vacarme tonitruant l'accueillit.

Le pub existait depuis plus d'un siècle. Une lumière chiche peinait à s'introduire par les petites vitres sales de l'établissement, rendu plus sinistre encore par les lambris de bois sombre, les lourdes poutres et le plafond taché de nicotine. Quant aux vieilles lampes à gaz, elles étaient tout juste bonnes à jeter ici et là des ombres, cependant que l'imposant bar en chêne, qui occupait un mur entier, et qu'ornaient d'antiques miroirs piqués, écrasait les lieux de sa présence. Quelques tables, quelques chaises. La plupart des habitués préféraient rester debout au comptoir.

La fumée de cigarette, stagnant en épais brouillard contre le plafond, piqua les yeux de Ruby, et les voix puissantes l'assourdirent. Elle se glissa derrière le bar, déposa son sac et son gilet sur une étagère. Nulle trace de Raymond ni de ses amis. La jeune femme souffla un peu.

Lorsqu'il la découvrit, Fred Bowman écarquilla de grands yeux :

— Bon sang de bois ! Pour sûr que je m'attendais pas à te voir aujourd'hui. Mais ça me fait drôlement plaisir. Gladys et moi, on en a plein les bottes.

L'œil scrutateur du propriétaire des lieux, qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, se posa un instant sur les ecchymoses de la jeune femme, puis il plongea son regard dans le sien :

— T'es bien sûre que ça va aller, Ruby ?

Elle acquiesça, mais le sang reflua de son visage, car elle n'ignorait pas que Fred eût préféré qu'elle lui remît sa démission pour s'en aller chercher du travail dans l'une des usines du voisinage. Mais il n'en était pas question, car Ray exigeait qu'elle restât au Tanner's Arms. Il avait ses raisons.

Malgré sa carrure de boxeur poids lourd, Fred était un homme bon. Avec Gladys, son épouse, il avait pris Ruby sous son aile à l'instant où elle était entrée à leur service. Ils s'étaient mis en quatre pour la dissuader d'épouser Raymond ; hélas, le garçon l'avait éblouie. Elle était restée sourde à toutes les mises en garde. Fred n'appréciait ni Raymond ni ses acolytes, qui fréquentaient assidûment son pub, mais il n'était rien qu'il pût faire pour s'en débarrasser. La sécurité de sa femme, de sa famille entière, ainsi que la bonne santé de ses affaires, en dépendaient. Il n'osait pas même interroger sa serveuse au sujet de ses hématomes ni des raisons qui l'avaient contrainte à cesser le travail pendant une semaine.

— Si t'es pas d'attaque, tu peux me le dire, murmura-t-il. Je te paierai quand même.

Ruby lui ayant adressé un bref sourire de gratitude, elle fit de son mieux pour reprendre contenance – Ray n'allait plus tarder, et elle tenait à préserver sa bonne humeur. L'unique moyen d'y parvenir consistait à baisser la tête, à trimer sans mot dire et à faire entrer l'argent dans la bourse du jeune ménage.

Raymond parut juste avant l'heure de la fermeture. Aussitôt, son épouse, aussi bien que les autres femmes présentes dans le pub, se tournèrent vers lui. Rien à faire, songea Ruby, c'était bien là l'homme le plus séduisant du quartier et, en dépit de tout, elle éprouva de la fierté.

Grand et large d'épaules, Ray portait son costume sur mesure avec l'aisance d'un garçon né dans le luxe. Sa chemise blanche, sa cravate chic et ses chaussures faites main venaient parfaire l'illusion. Après avoir ôté son manteau à col de velours pour le confier à l'un de ses sous-fifres, il inclina imperceptiblement la tête pour saluer l'assistance. Quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-trois ans, il émanait de lui un charisme indéniable. Il possédait en outre des liens familiaux avec les malfrats les plus puissants et les plus redoutés de l'East End.

Le bord de son chapeau mou jetait une ombre sur son regard, et, même s'il avait la vue basse, sa coquetterie lui

interdisait de porter des lunettes. Ce qui ne l'empêcha pas de repérer Ruby au premier coup d'œil. Il la serra contre lui avec violence. Lorsqu'il détourna la tête, la jeune femme, qui retenait son souffle, se hâta d'emplir de whisky un verre qu'elle lui apporta à l'autre bout du comptoir, où il avait l'habitude de s'asseoir.

Autour de lui se tenaient ses gros bras, tandis qu'une nuée de parasites gravitaient dans son orbite, désireux qu'on les vît en sa compagnie dans l'espoir de hausser leur réputation parmi les durs de l'East End. Accrochant un sourire à sa face, Ruby arrangea une mèche de cheveux pour mieux dissimuler sa joue meurtrie, puis posa le verre devant lui.

Son regard de myope glissa de son visage à son corps pour s'arrêter sur ses souliers à talons hauts.

— T'as fière allure, laissa-t-il tomber d'une voix traînante. Je t'avais dit que ça te ferait du bien de prendre l'air.

Il avala une gorgée de whisky sans la lâcher des yeux.

Ruby éprouva ce qu'une souris ressentait probablement lorsqu'un chat l'acculait dans le coin d'un grenier. Elle lisait dans les yeux de son époux une autorité, un plaisir évident de la plier à sa volonté.

— Tu en veux un autre ? parvint-elle à articuler après qu'il eut reposé le verre vide sur le comptoir.

— Pourquoi pas ? J'ai eu de la veine aux cartes, ce soir. Stan, ici présent, me doit du blé.

Il posa une main sur l'épaule du garçon nerveux installé à côté de lui.

— Sors donc ton larfeuille, Stan. C'est ta tournée.

Ruby leur adressa un mince sourire crispé, puis s'en fut remplir deux verres au pas de course. Ray n'appréciait pas qu'elle tentât de bavarder avec lui en présence de ses compères. Il n'aimait pas davantage, lui assenait-il régulièrement, l'insolence dont, selon lui, elle faisait preuve en se taisant. Elle tremblait, sentant son regard sur elle. Qu'aurait-elle pu dire ? Elle finit par renverser un peu d'alcool sur le comptoir. S'excusant à voix basse, elle essuya. Gladys lui épargna une autre confrontation

douloureuse avec son époux en lui braillant, à l'autre bout du bar, qu'elle avait besoin d'aide.

Lorsque Fred fit retentir la cloche indiquant la fermeture imminente du Tanner's Arms, Ruby se sentait tout près de s'effondrer. La douleur ne lui laissait aucun répit, elle avait le dos raidi par l'effort... Il lui semblait que sa tête allait se fendre en deux sous l'effet conjugué du raffut et de la fumée de cigarette. Hélas, des clients continuaient à exiger qu'on les servît avant d'être mis dehors, sans compter qu'après leur départ, il lui faudrait encore s'attaquer au ménage avant qu'elle pût enfin rentrer chez elle pour se mettre au lit.

Elle jeta un coup d'œil en direction de Raymond, toujours assis à une extrémité du comptoir : même s'il paraissait écouter les histoires que lui narraient ses admirateurs, il ne lâchait pas son épouse du regard. Ruby aida Gladys à laver les verres, puis à vider les cendriers, cependant que Fred, d'une main ferme, poussait sur le trottoir les plus récalcitrants de ses consommateurs. Pourvu, songea la jeune femme, que Ray eût été radouci par son succès aux cartes, pourvu que le whisky qu'il venait d'ingurgiter le fit sombrer dans le sommeil avant qu'il ait le temps de se mettre en colère.

Comme elle essayait le bar et les tables, comme elle balayait les mégots sur le sol, elle le considérait d'un œil anxieux. Une bouteille qu'on venait d'ouvrir passait de main en main au sein de son petit groupe – peu leur importait que Fred eût sonné tout à l'heure la fin de la récréation. Raymond était en train de rassurer celui-ci au sujet de sa réserve d'alcool : le lendemain, une livraison aurait lieu. Suivant les termes d'un vieil accord, le jeune homme s'arrogerait la somme habituelle pour le service rendu, avant de prélever un pourcentage substantiel sur les profits réalisés par le bistrotier. Ce dernier, qui ne pouvait refuser, se navrait pourtant de devoir tremper ainsi dans de pareilles magouilles. Si sa participation au marché noir venait à être découverte, il risquerait une lourde amende, voire une peine de prison, et sa réputation se trouverait à ce

point ternie qu'il n'aurait plus qu'à mettre la clé sous la porte. Ruby s'empourpra, honteuse de songer que l'homme qu'elle avait naguère cru aimer était celui-là même qui contraignait un honnête citoyen à fréquenter ces bas-fonds.

Tandis qu'elle continuait de balayer, elle se remémora l'année écoulée. Elle venait de fêter ses dix-sept ans lorsqu'elle avait fait la connaissance de Raymond, dont l'allure raffinée de vedette hollywoodienne lui avait fait tourner la tête dès qu'elle avait compris qu'il désirait sortir avec elle. Et tant pis pour ses fréquentations peu recommandables. Au cours des six mois suivants, il l'avait entraînée dans les nightclubs, dans les bars clandestins où ils sirotaient du champagne en assistant à des spectacles exotiques. Ray lui offrait alors des bijoux, ainsi que des vêtements de prix, sous prétexte, disait-il, qu'il appréciait qu'elle fût bien mise quand elle se promenait à son bras ; il l'exhibait comme un trophée.

Elle serra plus fort le manche de son balai en se rappelant son empressement à lui passer la bague au doigt. Puis la vitesse avec laquelle elle s'était trouvée confrontée à la réalité toute crue. Raymond était un imposteur. Pas de luxueux appartement où abriter son épouse. Quant aux fourrures et aux bijoux, il les avait empruntés, et derrière ce sourire de vainqueur, derrière ce visage enjôleur se cachait un homme prompt à s'emporter, et prompt à jouer des poings plus encore. Les écailles lui étaient tombées des yeux – les clubs et les bars qu'elle avait tenus, récemment encore, pour des antres du chic, n'étaient rien d'autre que des repaires de malfrats où ces derniers menaient leurs affaires, où les rivalités entre factions de l'East End se réglaient avec violence et rapidité.

Raymond lui-même ne se faisait guère d'illusion sur sa propre personne : il n'était qu'un minuscule rouge au sein du mécanisme gigantesque que sa famille actionnait, et parce que sa mère avait commis l'affreux péché de fuir son milieu, jamais il ne lui serait permis de se hisser à la hauteur de ses demi-frères plus âgés. Il avait néanmoins tenu bon, tiré le meilleur de ses relations, il avait louvoyé entre les obstacles

et conclu des marchés malhonnêtes dans l'espoir de prouver aux siens qu'il méritait d'acquérir plus de poids dans leurs entreprises. Toutefois, son nom de famille constituait son unique atout, qui lui valait un certain respect, mais s'il venait à déplaire, pour une raison ou pour une autre, à son père ou à ses oncles, c'en serait fini de lui, et cette certitude le rendait extrêmement dangereux, dès qu'il s'imaginait que sa fragile autorité était mise en question.

Dans sa grande naïveté, Ruby avait cru qu'ils parviendraient à vivre heureux – elle avait prié pour que l'enfant à naître adoucît son époux. Mais l'on a beau chasser le naturel, il revient au galop, et à force de coups, Raymond avait fait perdre à la jeune femme ce bébé en qui elle avait placé tant d'espoirs.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? brailla-t-il à son intention. Magne-toi un peu, on rentre.

Brusquement tirée de sa rêverie, elle abandonna son balai, enfila en hâte son gilet, avant de saisir son sac. Comme elle se retournait, elle vit Ray empocher son salaire, que lui remettait Fred, le rouge au front. Elle salua ce dernier après avoir réprimé un haut-le-corps, puis emboîta le pas à son époux.

À l'extérieur du troquet régnait un noir presque d'encre, la lueur pâle de la lune laissant deviner des nuages que le vent faisait courir au ciel. Seuls les glapissements d'une femme avinée troublaient le silence. Passant un bras autour des épaules de Ruby, Raymond l'entraîna d'un pas chancelant vers leur logis.

— Fais gaffe où tu marches avec tes talons, marmonna-t-il. S'agirait pas que tu t'étales et que tu t'esquintes, pas vrai ?

Il ricana. La jeune femme frissonna, serra son gilet sur son sein. Pourvu, songea-t-elle, qu'il ne lui prît pas l'envie de la railler encore une fois chez eux.

Sans plus se soucier d'elle, il tanguait sur le trottoir désert.

— On va faire un saut au Flannigan, dit-il soudain. Micky me doit le fric de la dernière livraison.

Ruby se sentait recrutée de fatigue, à deux doigts de s'écrouler. À la perspective de pénétrer dans un autre bar enfumé

pour regarder son époux terroriser un pauvre type incapable de répliquer, le cœur lui manqua :

— Ça te dérange si je rentre toute seule ? hasarda-t-elle avec timidité. Puisque tu vas causer affaires, autant que je ne reste pas dans tes pattes.

Le bras de Raymond se fit plus lourd sur son épaule, ses doigts la serrèrent plus fort.

— Je préfère que tu m'accompagnes. J'ai pas envie que t'aïlles baguenauder toute seule alors qu'il fait nuit noire à cause du black-out.

— Je connais le chemin, observa-t-elle doucement. D'ailleurs, on y est presque.

Raymond se figea, fusilla son épouse du regard :

— Je t'ai dit qu'on allait prendre un dernier verre au Flannigan, laissa-t-il tomber sur le ton du constat. T'as envie qu'on se dispute ?

Elle secoua la tête.

— Bien sûr que non.

Cette fois, il la saisit par le bras.

— J'en ai pas pour longtemps, fit-il avec un clin d'œil. Après, on ira se pieuter.

La lueur concupiscente au fond de son œil affola la jeune femme – sa récente fausse couche lui interdisait toute relation intime pour le moment ; hélas, Ray estimait à l'évidence qu'il avait assez attendu. Rien ne le ferait changer d'avis. Elle battit des paupières, tétanisée par un effroi qu'elle n'osait pas montrer.

L'homme ne cillait pas. L'attirant contre lui, il l'embrassa.

Ruby s'arc-bouta pour ne pas tressaillir, tandis que, de la main, il caressait les ecchymoses sur sa pommette.

Son geste était sans équivoque : il continuerait de jouer avec elle au gré de ses désirs, il était le maître. Lorsqu'il lui fit traverser la rue en direction du Flannigan, elle n'eut d'autre choix que de le suivre.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en septembre 2020
par Facompo